

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THEATRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Six mois 6 fr.

Un an 12 fr.

En avance

Paris, chez M. L. Veuve

et chez tous les Libraires

THEATRES DE LYON.

Lyon, le 27 juillet 1861.

En attendant que le Grand-Théâtre ouvre ses portes à une foule désireuse de contempler, dans le drame de *Beatrice*, l'éminente artiste qui, pour mieux mériter les sympathies d'un public qui parfois applaudissait la tragédienne sans la comprendre, a su triompher des difficultés de la prononciation française ; en attendant les représentations des sociétaires de la Comédie française, ces maîtres de l'art de bien dire, le théâtre des Célestins déploie une activité à donner le vertige.

— Les pièces nouvelles, alternant avec les reprises et les débuts, se poursuivent. C'est ainsi que M. Casimir s'est vu admis à la troisième épreuve dans *les Deux Veuves*, comédie assez légère d'intrigue, mais gracieusement écrite et brodée de détails charmants que la bonne grâce et le talent de M^{mes} DERIEUX et D'HERBLAY, le jeu correct de MM. LEBRUN et CASIMIR font encore mieux ressortir.

Il nous serait assez difficile de parler pertinemment des *Jarretières de l'Huissier* ; mais, arrivé au moment où le rideau tombait, les der-

niers échos du rire et des applaudissements qui avaient accompagné la fin de la pièce permettent de dire hardiment que les spectateurs avaient trouvé le vaudeville de leur goût et qu'ils en témoignaient leur satisfaction à MM. DURASTA et LUREAU, et à M^{mes} MICHON et PRÉHER.

Au Printemps est un proverbe en vers galamment tourné, où un oncle pourvu d'un héritage finit par épouser une mère qui a l'avantage de posséder une fille. Vous pensez bien que les deux jouvenceaux n'ont pas attendu un pareil exemple pour s'aimer, et que M. le maire qui mariera M. DURASTA et M^{me} SALINE prononcera aussi le *confangobos* en faveur de M. RENEALD et de M^{me} VERNET.

Les reprises les plus importantes de la quinzaine ont été *le Gendre de M. Poirier*, *la Vie de Bohème* et *les Pauvres de Paris*. — Parlons du drame d'abord, sinon pour en rendre compte, du moins afin de constater le succès qu'il a obtenu dans cette nouvelle apparition, et dont MM. LEMAITRE, SALINE, DUPRE, HENRI et SEIGLET, et M^{mes} AUMONT, D'HERBLAY et PRÉHER peuvent assurément revendiquer l'honneur.

Personne moins que nous ne contestera le ta-

lent de M. E. Augier, à l'égard des *deux veuves de l'esprit et du langage* ne lui est étrangère, et *le Gendre de M. Poirier* est assurément une de ses meilleures pièces. Cependant il nous semble qu'on peut reprocher à l'auteur d'être timide et de ne pas aller jusqu'au bout des déductions logiques du principe qu'il pose. Au surplus, *le Gendre de M. Poirier* n'est pas vrai. Ce n'est plus à notre époque qu'on voit des négociants enrichis se donner pour gendre un noble ruiné. Montmorency sans fortune risquerait fort de mourir garçon. — Aujourd'hui la richesse s'associe aux écus et fait fi d'un blason décoloré.

Le succès de *le Gendre de M. Poirier* a été partagé entre M. LEBRUN, qui joue le rôle du boutiquier millionnaire et civique d'un titre, et M. et M^{me} D'HERBLAY que nous retrouverons dans un instant avec *la Vie de Bohème*.

Henri Murger avait fait un livre ; il y avait mis tout ce que son cœur renfermait de jeunesse, d'amour et de poésie. Plus tard, entre les mains de Murger et de Th. Barrière, le livre est devenu drame, et l'histoire émouvante de Mimi et de Rodolphe, racontée à la scène, a fait pleurer d'émotion et d'attendrissement toute une généra-

BOULLETON.

APRES L'ORAGE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Un éclair découpa en traits de feu son passage dans les nues, et servit d'avant-courcier à un coup de tonnerre dont la voix éclatante se répercuta sur mille échos semblables à une décharge d'artillerie dans les montagnes. Les vagues enflées par la tourmente soulevèrent brusquement la coque du bateau, et une longue nappe d'eau se brisa en pluie sur la proue. Tous les passagers effrayés montèrent à la hâte sur le pont. Le capitaine, armé d'un porte-voix, commanda le silence à tous les effrois qui se traduisaient en lamentations. Louise serrait fortement le bras de son cousin, qui semblait oublier ses protestations de

dévouement et s'inquiéter beaucoup de l'issue de la tempête. Bientôt il ne fut plus possible de gouverner ; tantôt les aubes des roues plongeaient dans l'abîme, et tantôt elles évoluaient dans le vide. En vue de terre, il fallut arrêter la machine, on hissa une voile ; mais à peine fut-elle au vent qu'elle éclata en lambeaux déchirés. La frayeur était au comble. De la rive on apercevait des signaux qu'il était impossible d'exécuter. Un coup de vent arracha le beaupré et tordit la cheminée. Les verges brisées cinglaient de centures et flottaient autour du mât d'artimon ; une voile d'eau se déclara dans la cale ; le patron, hors d'état de lutter contre la tempête, prit un parti désespéré. Il doubla la vitesse, et dirigea le navire droit à la rive. La vitesse accélérée par le vent et les vagues faisait bondir le bateau. Encore quelques minutes, il atteignait une petite anse où pouvait s'opérer le débarquement. Par malheur, un de ces bancs de sables mouvants, qui naissent et s'effa-

bateau engravé inclina à gauche, et talonna de façon à être promptement disjoint.

Un cri d'angoisse répondit à ce suprême danger. Tous les pêcheurs et passagers de la côte mirent leurs canaux au large. Les yoles et les barques du bateau étaient depuis longtemps en pièces. Attendre ou gagner la rive à la nage, tel était le moyen de salut qui restait aux naufragés. La plupart des hommes adoptèrent le premier. Brusquement séparé de sa cousine dans la secousse, M. Paul songea d'abord à son salut. Il était bon nageur, la terre était proche ; il se fit sauter et nagea vers la rive.

Pendant ce temps, le chef d'escadron et M^{me} Donnell échangeaient une explication des plus bruyantes. Les deux grands parents se renvoyaient, comme de raison, la cause du triste événement d'un mariage contracté sous les plus heureux auspices.

Au plus fort de l'explication, ils aperçurent

tion ardente pour les luttes vaillantes de l'esprit et de l'idéal contre les mesquineries et les oppressions de la vie bourgeoise.

La Vie de Bohème a été pour M^{me} d'HERBLAY surtout l'occasion d'un grand triomphe. Chaque création nouvelle fait mieux apprécier cette artiste du public, et dans le rôle de Mimi, qu'elle a joué avec infiniment de délicatesse et de passion contenue, son succès a été incontestable. — A côté de M^{me} d'HERBLAY nous citerons avec éloge MM. d'HERBLAY, CHAMBÉRY, HENRI, BELLIARD et surtout SEIGLET, qui prêtait le secours de son excentrique originalité au personnage du valet philosophe.

C'est ce soir qu'a lieu le premier début de M^{me} MELCHISSEDEC, grand-premier rôle, dans *Bataille de Dames*. Cette artiste nous arrive précédée d'une brillante réputation. — Enfin, les débuts d'une soubrette et d'une première amoureuse, engagées pour remplir les vides, auront lieu prochainement.

CH. MAURIS.

CAUSERIE PARISIENNE.

CHOSSES ET AUTRES.

Paris n'est plus à Paris, les eaux, la villégiature, les chalets d'Asnières et les ânes de Montmorency ont accaparé pour deux mois le véritable Parisien. Seuls les exécutés de la bourse, les décaqués du trente et quarante, et les fonctionnaires publics au-dessous de quatre mille francs d'appointement, battent l'asphalte liquide du boulevard. C'est alors que nos chemins de fer vous apportent chaque jour, chers lecteurs, pour respirer quelques instants, l'air méphitique de nos rues et

l'effet de la tempête, et faisant trêve à la querelle, ils commencèrent à s'inquiéter sérieusement des suites que pouvait avoir l'ouragan. Une heure après, un domestique vint annoncer le naufrage du bateau. Le chef d'escadron qui idolâtrait son neveu, voulait sur-le-champ courir sur le lieu du naufrage, mais l'écurie était vide. Il remonta au salon en proie à une mortelle inquiétude. M^{me} Duhamel partageait son anxiété. Quelques instants auparavant les deux adversaires se reprochaient la rupture, alors ils s'accusent amèrement des conséquences funestes de cette séparation; ils attendaient une nouvelle, un indice, et rien n'arrivait. Enfin, découvrant un groupe de pêcheurs et de paysans qui se dirigeaient vers le château, ils s'avancèrent en hâte de ce côté; c'était le cousin Paul qu'on ramenait. Personne de tous ceux qui se trouvaient là n'avait revu Henri, ni sa femme; on peut juger du désespoir de M. Norbert et de M^{me} Duhamel. On dut transporter celle-ci sans connaissance au château.

de nos ruelles, pour admirer nos musées et nos monuments, pour aller vous enfermer toute une soirée dans nos salles de spectacle. Lorsque la ville envahit la campagne, n'est-il pas juste que la campagne émigre dans les villes?

Dans les villes... loin du pays; ah! que cette pensée, riante à l'abord, nous offre d'affreux tableaux, de tristes réalités!

Car il en reste chaque année de ces malheureux, qui, dédaignant les labeurs des champs, qui, repus d'air et de soleil, viennent s'entasser dans les combles de nos maisons, dans les palais de la misère et de la faim.

Loin du pays... que vous importe à vous, brillante cohorte de nos villes? Vous venez quelques mois, quelques jours, parer et enrichir nos boulevards, puis, avec le dernier rayon caniculaire, vous regagnez vos joyeux foyers, vous entretenant tout l'hiver durant, entre deux actes d'opéra ou entre deux Londres, des souvenirs de l'été passé, des espérances de la saison prochaine.

Loin du pays... c'est l'ouvrier et l'ouvrière, c'est l'artisan, c'est la travailleuse de nos campagnes qui souffre et qui s'étirole.

M. Maurice Desvignes, un homme de talent, mais aussi de cœur et de conviction, a voulu, poussé par une idée toute charitable, développer sur une de nos scènes les plus populaires, développer ce thème de larmes et de chagrins, mais malheureusement le développement n'est pas arrivé à la hauteur de la tâche, et M. Desvignes est resté en route. Devons-nous lui en vouloir pour cela? certes non! et du reste nos tribunaux n'ont-ils pas établi que l'intention était réputée

Le vieux chef d'escadron pleurait comme un enfant. M. Paul raconta les efforts qu'il avait faits pour sauver sa cousine, et comment, séparé d'elle par une vague, il l'avait perdue de vue. Mais les deux parents, absorbés par la violence d'un désespoir que rien ne pouvait calmer, se laissaient dire les détails de cette tentative fantastique. Il restait pourtant une vague espérance au cœur de M. Norbert et de M^{me} Duhamel, quand revint vide la voiture qui avait conduit Louise et son cousin à l'estacade. Le cocher, qui avait pris des renseignements et assisté au sauvetage de la plupart des passagers, déclara n'avoir vu ni son maître, ni sa maîtresse. Le chef d'escadron n'y tenait plus. Il s'élança dans la voiture et se dirigea vers l'endroit où le bateau avait péri. Ses recherches furent vaines; inutilement il questionna tout le monde, poussa son enquête dans tous les sens; M. et M^{me} de Ferney étaient au nombre de ceux qui n'avaient pas reparu. M. Norbert revint au château la mort au cœur.

Les deux auteurs involontaires de cette catas-

pour le fait.

Nous dirons cependant que, pour atteindre le but proposé, ce n'était pas un pâle mais consciencieux mélodrame qu'il fallait nous présenter, mais bien une série de tableaux, nous montrant sous tous ses jours, ou sous toutes ses faces, les fâcheuses conséquences de cet abandon du pays. Nous ne devons pas moins féliciter le directeur et l'auteur, d'avoir conçu et mis en scène une généreuse pensée. Ce n'est pas la première fois, du reste, que nous trouvons M. Harmant dans la droite voie de la carrière dramatique; ce ne sera pas la dernière fois, espérons-le!...

Puisque bien malgré nous, nous avons mis le pied au théâtre, parlons du vaudeville, oh! quelques lignes seulement. Il y a deux ans au rez-de-chaussée du *Moniteur*, une série de nouvelles intitulées: *Les Mariages de Paris*, nouvelles agréablement racontées, sans prétentions à l'enseignement de la morale et qui étaient fort intéressantes, sinon sorties d'une féconde imagination.

L'auteur, M. Edmond About, a voulu de l'une d'elles tirer trois actes, pour les porter au théâtre, et il a produit une comédie fade, je dirai presque immorale, qui ne le portera pas, bien s'en faut, au fauteuil académique. Cette fois encore le Voltaire au petit pied a manqué son but; s'il a produit un succès, ce n'est qu'un succès d'argent, nous le contestons fort.

Le Cirque Impérial promet demain une huitième merveille du monde; j'irai la voir pour vous dire la semaine prochaine, si cette merveille n'est pas un four, et je retourne bien vite à Cabourg, à Beuseval, à la Houlgate, partout en-

trophe, anéantis, désespérés, ne trouvaient que des larmes, quand ils virent brusquement s'ouvrir la porte de la pièce d'où on apercevait les derniers mouvements de la tourmente.

C'était un paysan et une paysanne; le paysan était Henri, la paysanne était Louise sa femme. Ils se tenaient les mains enlacées, doucement appuyés l'un contre l'autre.

Ce fut une révolution dans l'âme des vieux parents. D'une tristesse sans bornes, ils passèrent à une joie sans limite, et s'ils ne perdirent pas la tête, c'est que le bonheur n'a jamais fait de mal à personne. Le cousin Paul seul prit une figure singulièrement longue, et chercha à gagner la porte; mais Henri empêcha l'exécution de cette tentative en lui disant:

— Mon cher cousin, vous n'êtes pas de trop dans la fête, ne faites pas de discrétion mal entendue.

Cloué à sa place, M. Paul se sentit mal à l'aise.

AMÉDÉE AUFAYRE.

(La fin au prochain numéro.)

fin où je trouverai un peu de fraîcheur, pas trop accaparée par mes concitoyens. Sous ce rapport je ne suis guère communiste.

MAXIME D'AMBLERIEUX.

LES DEUX CANUTS.

Ce n'est pas toujours dans les plus hauts rangs de la société qu'on trouve les plus nobles exemples des vertus qui font de l'homme un être supérieur. Il incombera même un devoir inconnu de leurs devanciers aux chroniqueurs futurs de nos mœurs contemporaines. Ils devront dans leurs récits donner une large place aux populations qui, par leur naissance, les occupations de leur vie, leur état de fortune, occupent les régions les moins élevées de l'échelle sociale. Si leurs aînés nous ont laissé de nombreux volumes remplis de faits et gestes des rois, des princes, des grands seigneurs, des femmes et des intrigues de cour, s'ils sont entrés presque dans les moindres détails de ces temps où toute vie sociale avait son point d'origine autour du trône royal, — cela, aujourd'hui, n'aurait plus le même intérêt et tout le talent de l'écrivain parviendrait à grand-peine à lui donner le sel et le piquant d'un commérage de salon.

Les mœurs changent lentement, mais enfin elles changent. Elles ne suivent pas toujours complètement et brutalement les modifications des institutions; mais le temps n'en opère pas moins son œuvre, que pourrait suivre à la trace un sagace et patient observateur.

Ces réflexions nous ont paru de mise au début d'un récit d'où nous avons rigoureusement banni toute fiction. Tout son mérite consistera dans la vérité scrupuleuse des faits que nous reproduisons et tirons de l'obscurité dans laquelle ils ont été accomplis. Puissent-ils conserver pour le lecteur quelque chose de la saveur et de l'attrait qu'ils ont eus pour l'observateur!

Aux environs de Lyon, dans un de ces villages qui s'éparpillent autour de la grande ville assise entre la Saône et le Rhône comme une ruche laborieuse, vivaient il y a quelques années deux familles de *canuts* étroitement unies. On appelle *canuts* à Lyon les ouvriers tisseurs de soie, sans doute à cause de la *canette*, un de leurs principaux instruments de travail. Vourles, c'est le nom du village, n'avait pas beaucoup de ménages aussi heureux que ceux des deux ouvriers.

Egalement habiles, Pierre Barca et Jean Mou-

lit étaient connus et estimés des fabricants, et jamais le travail ne manquait à l'un ou à l'autre métier. Bien plus, depuis quelques années, il était devenu tellement abondant que Pierre et Jean s'étaient agrandis. Ils avaient chacun, dans la maisonnette qu'il occupait, monté deux nouveaux métiers sur lesquels travaillaient leurs femmes et leurs enfants, qui grandissaient et allaient bientôt abandonner définitivement l'école communale pour commencer la vie rude de l'ouvrier.

Ainsi tout semblait marcher à souhait dans ce double ménage.

Pierre Barca et Jean Moulit étaient liés depuis l'enfance d'une étroite amitié. Nés porte à porte, de parents nécessiteux, dans un de ces quartiers où s'agglomère la population ouvrière de Lyon, ensemble ils avaient vagabondé et polissonné sur les places publiques et dans les rues dès que leurs petites jambes avaient pu les porter. Ils avaient appris à lire et à griffonner dans la même école municipale, et quand il leur fallut apprendre à trouver un gagne-pain dans leurs doigts, ils n'eurent qu'un seul maître d'apprentissage.

Plus tard, dans la vie, ils marchèrent également côte à côte.

La municipalité les réclama l'un et l'autre la même année pour payer la dette de sang que tout citoyen doit à la patrie. Tous les deux furent assez favorisés du sort pour se trouver, par les numéros qu'ils tirèrent de l'urne aléatoire, exemptés du service militaire, ce qui les rendit fort heureux, car ni Pierre ni Jean ne se sentaient un grand goût pour le métier de soldat. Ils bénirent la chance qui les avait faits libres de tout souci de ce côté-là et n'y pensèrent plus.

Ils avaient bien autre chose à faire, vraiment.

Depuis quelques mois, Jean Moulit et Pierre Barca, le même soir, avaient fait la connaissance de deux jeunes filles unies entre elles comme étaient unis entre eux les deux ouvriers. Il y avait dans l'une et l'autre amitié une telle similitude de destinées, que du côté de Pierre et Jean, comme du côté de Mathilde et Marie, on ne tarda pas, après cette rencontre, à s'endormir bientôt en bâtissant les plus beaux châteaux en Espagne pour l'avenir.

L'appel au tirage de la conscription était venu tomber sur tous les rêves comme un grand seau d'eau froide, et livrer jeunes gens et jeunes filles à toutes les anxiétés de la réalité présente.

Cet émoi passé, les rêves, on le devine, reprirent leur volée plus brillamment que jamais.

Rien, désormais, n'était plus capable d'arrêter leur essor.

Mathilde et Marie étaient deux de ces jeunes filles comme on en voit un si grand nombre dans la population ouvrière de nos cités industrielles.

Suffisamment jolies pour plaire à quiconque n'avait pas un idéal du beau trop élevé dans la cervelle, il ne leur avait pas été fort difficile d'incendier le cœur des deux jeunes canuts. Honnêtes filles, elles ne brillaient pas par une moralité farouche. Et, il faut bien le dire, elles n'y étaient guère prédisposées par les exemples qu'elles avaient eu sous les yeux dès le berceau. Mais elles rachetaient cette tache originelle par une grande bonté de cœur qui les rendait susceptibles d'un sérieux attachement et d'un dévouement à toute épreuve.

Pierre Barca et Jean Moulit furent d'abord attirés vers les jeunes filles par leurs qualités extérieures. Puis, peu à peu, ils les étudièrent et ne tardèrent pas à découvrir en elles tout ce qui peut rendre heureux un ménage d'ouvriers.

Dès ce moment, les amourettes prirent une autre tournure, et le grand mot de mariage fut prononcé entre Jean et Marie, entre Pierre et Mathilde.

Les pourparlers et les préliminaires ne sont pas longs entre ouvriers dès que ce mot vient jouer son rôle magique dans les conversations amoureuses. Il n'y a guère à discuter longuement les accords et les convenances. Chacun apporte ce qu'il a, soit comme biens acquis et mis en réserve pour les mauvais jours, soit comme aptitude au travail, et la communauté s'établit. Le plus difficile à obtenir, c'est le consentement de la partie qui ne fait pas la première ouverture. Parfois cette difficulté est des plus sérieuses, même du côté de la femme, qui, n'augurant pas bien du caractère du jeune homme, ne voit pas de gages suffisants de bonheur dans l'union proposée. Nulle part les vrais mariages d'inclination ne sont plus communs que parmi les ouvriers.

Ici Marie Bazzeu ne voyait pas plus d'inconvénients à s'unir avec Jean Moulit que Mathilde Pinchard à épouser Pierre Barca. Les jeunes filles avaient eu le temps de connaître les jeunes hommes depuis six mois que ceux-ci les fréquentaient, et elles les avaient trouvés sans cesse bons et doux comme aux premiers jours.

La double union fut donc résolue sans la moindre opposition.

Autant paraissent froids aux indifférents les mariages de ceux qu'on appelle par une locution

vulgaire les heureux de ce monde, autant est touchante cette union simple de deux jeunes gens qui se lancent dans la vie au bras l'un de l'autre, ne possédant pour toute fortune que leur amour. Il est vrai qu'une grande espérance leur sourit et les soutient. Ils ont bon courage et ils travailleront. Le travail n'est-il pas la grande loi de ce monde, et en s'y soumettant avec docilité et énergie, n'est-on pas assuré d'arriver à l'indépendance et au bonheur?... Sans doute, pourrait répondre une voix plaintive et morose, pourvu que, dans l'avenir, on ne se trouve jamais arrêté par le chômage ou la maladie cruelle. Mais cette voix, on ne l'entend pas... Est-ce qu'on a le temps de prêter l'oreille aux pressentiments sinistres, lorsqu'on est auprès de la femme aimée, lorsqu'on marche avec elle à la mairie ou vous attend l'officier de l'état-civil qui va, par quelques mots prononcés, unir à jamais une précieuse destinée à la vôtre?... Le jour du mariage est un des plus beaux jours de la vie de l'ouvrier. Il le fut surtout pour Pierre et pour Jean, pour Mathilde et pour Marie. Il est vrai qu'ils avaient choisi pour cette cérémonie le mois de mai. A cette époque de l'année, la nature tout entière est en fête. Les fleurs agrées s'étalent sur tous les buissons et répandent partout dans l'atmosphère atténuée des parfums enivrants. Sous la teinte naissante, les oiseaux volètent par couples en jetant à tous les échos leurs plus douces chansons d'amour. La terre elle-même paraît heureuse dans sa robe printanière. Elle tressaille sous les chaudes caresses du soleil et montre avec orgueil les promesses de fécondité qui ne se réaliseront qu'à l'automne. Tout est amour et joie dans ce moment du renouveau. Tout, depuis la fraîche verdure des bois jusqu'au murmure de l'eau limpide, semble sourdre à l'honnête et l'inviter à bannir les noirs soucis et à laisser épanouir son cœur! D'instinct tous les amoureux sont poètes. La poésie n'est que l'exaltation de nos idées sous l'empire des passions qui agitent notre vie. Jean et Marie, Mathilde et Pierre, en compagnie des amis qu'ils avaient fait cortège à la mairie et à l'église, jouissaient avec délices, sans essayer de les analyser, de tous ces charmes épanchés dans l'air le jour de leur mariage. Pour faire leur repas de noces ils avaient choisi une auberge de village célèbre dans toute la population ouvrière de Lyon.

Georges BELL.
(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

L'extractif suivant, dit de *Bechorde* (Lillois) d'origine du livre d'ordre d'un régiment de cavalerie de 17 mai. — Demain je passerai l'inspection du régiment en grande tenue. — Après-demain, je verrai les hommes absents de tout le mois de 45 jours. — Les commandants d'escadrons me remettront samedi, au rapport, l'état des hommes qui ont une femme dans le corps. 25 juin. — J'ai remarqué une masse d'immenses de long du mur de la caserne. Si le chef du poste est en congé, les ordures y sont jetées. Il y a dans le magasin de confection. *Le Client.* — Monsieur, je vous rapporte un paletot que j'ai acheté hier; il a déjà craqué sur toutes les coutures... voyez plutôt. *Le Commis.* — Craqué?... non, monsieur, il a cédé.

Le Client. — Craqué, cédé, c'est exactement la même chose. *Le Commis.* — Oh! pas du tout, monsieur... Que nous avez-vous demandé hier? un paletot de drap Sedan; n'est-ce pas vrai? *Le Client.* — Oui, monsieur, de première qualité. *Le Commis.* — Eh bien, monsieur... Nous vous avons donné du drap cédant, qualité n° 1, et la preuve, c'est qu'il a cédé tout de suite.

AU RESTAURANT. *Le Garçon.* — Monsieur, ces messieurs qui déjeunent au n° 8 prétendent que le saucisson qu'on leur a servi n'est pas du saucisson de Lyon. *Le Maître.* — Qu'en savent-ils? *Le Garçon.* — Ils disent qu'ils sont de Lyon eux-mêmes, et que c'est pour ça qu'ils s'y connaissent. *Le Maître.* — C'est différent... En ce cas, tu leur diras de ma part que c'est eux qui sont des sots s'ils sont de Lyon.

La *Girouette* de Saint-Etienne édite cette notice: Les Mousquetaires sont originaires du pays Gagas. — François 1^{er} ayant entendu vanter la beauté du lever du soleil au Mont-Pila, voulut

en juger par lui-même et se fendit le p... traversant le bois, l'un des sa... suite fit un faux pas et tomba sur un... mousse. Le roi dit en riant: — Vaut mieux mousse que terre.

LE GÉNÉRAL DECAEN

UN INTERROGATOIRE.

Le général Decaen, lorsqu'il n'était encore qu'aide-de-camp de son frère, fut arrêté par la gendarmerie en se rendant à l'armée. Comment vous nommez-vous? lui demanda le brigadier. — Decaen. — D'où êtes-vous? — De Caen. — Où venez-vous? — De Caen. — Qu'êtes-vous? — Aide-de-camp. — De qui? — Du général Decaen. — Où allez-vous? — Au camp. — Oh! oh! dit le brigadier, qui n'aimait pas les calémours; il y a trop de *cancans* dans votre affaire: vous allez passer la nuit au violon sur un lit... de camp.

Crapaud de brigadier!

DEVANT LE BUREAU TÉLÉGRAPHIQUE.

Pardon, caporal. — Parlez, fusilier Bridet. — Que vous pourriez me dire ce que c'est que le télégraphe électrique? — Certainement, fusilier; que le télégraphe c'est les fils de fer en manière de laiton que vous apercevez tempesivement. — Et les triques? — Les triques... que ce sont les bâtons qui les superposent.

POUR TOUS LES ARTICLES NON SIGNÉS, Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY, Rue Mercière, 42.